

je serais sage, il me pardonnait ; mais, alors, elle ne lui avait donc rien raconté ?...

Je suivis mon père sans comprendre, baisant toujours sa main qui tenait la mienne et laissant, de temps en temps, échapper un sanglot que l'effroi passé avait laissé dans ma poitrine.

Ma belle-mère était à table et nous regardait venir, de son air aimable. Conduite par mon père, je l'embrassai, sans effusion, assurément, mais on ne m'en demandait pas. Il me répéta de l'appeler maman : je le fis ; puis j'allai m'asseoir à ma place où je demeurai silencieuse, repassant dans ma petite cervelle tous les incidents de ce dénouement mystérieux. Quand je le racontai à Manou, en lui exprimant ma surprise du silence de ma belle-mère.

—Bah ! dit-elle : c'est pour mieux cacher son jeu.

Et je crus Manou, sur parole, sans aucune preuve, perdant que je me refusais à croire ma belle-mère qui me disait tendrement qu'elle m'aimait à croire mon père que j'adorais. Tant il est vrai que le cœur coupable est aussi disposé à la crédulité qu'il est rebelle à la foi.

Il ne se passa plus de scène aussi violente : mon père ne l'aurait pas toléré ; cependant, je continuai à nourrir le même sentiment d'animosité contre ma belle mère et à lui faire sentir brutalement quand je pensais être sûre du secret ; car elle continuait à *cacher son jeu*, ne révélant rien à mon père des amertumes quotidiennes dont ma méchanceté enfantine remplissait sa vie. On dit qu'il n'y a plus de saintes dans notre existence moderne ; eh ! bien, moi, j'en ai vu une, j'ai vécu avec elle. Oui, c'était bien une sainte, cette femme héroïque qui trouvait toujours une excuse pour atténuer mes torts envers elle ; un sourire, pour accueillir le mari indifférent et l'enfant hostile.

J'ai dit le mari indifférent. C'était vrai. Très courtois, très prévenant avec sa femme, mon père ne se montrait jamais affectueux, ni même jamais intime. Tandis que, dans mes instants de sagesse, il me caressait tendrement, avec elle, je le voyais toujours réservé, presque cérémonieux. Ils ne se tutoyaient point et je n'étais pas peu fière de dire *tu* à mon père, lorsque Mme Thérèse lui disait *vous*.

Ma nature se prêtait moins que celle de Manou à la dissimulation ; en outre, mon âge me rendait sujette à négliger la prudente résolution de ne jamais laisser paraître devant mon père mes sentiments à l'égard de Mme Thérèse. Il m'arriva donc plus d'une fois de m'oublier jusqu'à l'insolence et même jusqu'à la grossièreté. Dans ces circonstances, mon père ne manquait pas d'intervenir et de m'obliger à réparer ma faute ; mais il le faisait avec le calme d'un homme qui tient à ce qu'on remplisse un devoir strict, jamais avec la vivacité qui eût été naturelle au mari d'une femme aimée en la voyant insultée, même par une enfant.

Malgré mon âge, je saisisais parfaitement cette nuance et je remarquais fort bien que le sourire de Mme Thérèse, toujours aussi doux, devenait mélancolique ; mais, loin de me trouver désarmée par la tristesse de la jeune femme, je l'attribuais au sentiment qui m'animait.

"Elle est jalouse de moi comme je suis jalouse d'elle," pensai-je, et je me l'en aimai pas davantage, au contraire.